

« On nous parlait de droits et nos corps étaient violents »

ENTRETIEN

DOCUMENTAIRE Les groupes de parole des années 1970 n'ont rien perdu de leur puissance émancipatrice, démontre **Nina Faure** dans *We are coming*, qui sort ce mercredi en salles. La révolution féministe, sociale et climatique en cours, filmée de l'intérieur.

Nina Faure a abordé le travail précaire dans des courts métrages. Elle a également coréalisé avec Pierre Carles *On revient de loin - Opération Correa 2*, et documenté les violences gynécologiques dans *Paye (pas) ton gynéco*. « Pourquoi les femmes ont moins de plaisir ? », s'interroge-t-elle un an avant MeToo. Elle entame alors, avec *We are coming*, une chronique de la lutte féministe actuelle.

Interroger la sexualité et arriver au plaisir de l'émancipation collective, c'était l'intention de départ ?

Le documentaire s'est vraiment construit au fur et à mesure, et tout cela a constitué la trame narrative du film. Je, puis nous, puis les amis, nous sommes tous partis de questionnements très intimes. Ils étaient, en fait, les prémices d'un mouvement qui allait largement dépasser les questions initiales pour amener à une réflexion large sur les rapports de domination dans la société. Ce n'était pas prévu comme ça, mais inconsciemment espéré... Au début, j'écrivais des versions du scénario où on organisait des manifestations qui n'existaient pas. Mais, au fur et à mesure, ces manifestations se sont produites. Le scénario devenait réalité sous nos yeux, avec une montée en puissance qu'on chroniquait de l'intérieur.

Vous racontez tout d'abord comment vous avez participé à la nouvelle édition du livre féministe phare des années 1970 *Notre corps nous-mêmes*. Comment est né ce projet ?

Quand j'ai dit à ma mère que je voulais faire ce film sur la sexualité, elle m'a tout de suite parlé du livre *Notre corps, nous-mêmes* (1). Elle m'avait transmis énormément de choses à l'oral de ce qu'il y avait dans ce livre, mais là, j'ai découvert l'objet. Il était incroyable d'actualité. Avec mon amie Yéléna, nous avons retrouvé les

autrices de la première version française de 1977 (ce livre vient à la base des États-Unis). C'est un manuel féministe sur le corps et l'émancipation. C'était fou qu'il soit tombé dans l'oubli. Une éditrice avait pour projet de l'actualiser. Pour nous, c'était le redémarrage d'une histoire qui était en lien aussi avec la montée en puissance du mouvement féministe. On était un an avant MeToo, mais on avait déjà l'impression que c'était ça, l'urgence : se doter d'outils pour se défendre, se renforcer, trouver de nouvelles pistes. Ce collectif s'est formé pour réécrire entièrement le livre, mais en gardant la méthode : parler au « nous », à la première personne du pluriel, et se baser sur des témoignages pour construire nos outils d'autodéfense et d'émancipation.

Comment fonctionnent ces groupes de parole ?

Nous utilisons une méthode transmise en 2014 par le collectif féministe Garces. Le dispositif de départ est tout simple : chaque personne va écrire, sur un papier, un témoignage en rapport avec le sujet du jour. Pour lancer la discussion, on va lire ces écrits anonymes les uns après les autres. Cela crée comme un premier instantané du groupe. C'est toujours un moment très fragile et très fort, très émouvant, où on découvre ce qu'il y a dans la tête de chacune sans savoir qui a dit quoi. Cela fait tout de suite expérience collective. La règle essentielle est de parler vraiment de soi, de nos expériences et de la façon dont on les a vécues. Le détail de ce qui nous arrive, souvent, est beaucoup plus parlant qu'une théorie un peu vague. Ça devient de la matière politique intime qui nous permet de réfléchir à nos conditions. En écoutant ce que vivent d'autres, nous nous rendons compte que nous ne sommes pas seules. Cela peut déclencher beaucoup de colère mais aussi créer des pistes de transformation.

Dans les groupes de parole, en fonction de nos orientations sexuelles, de nos classes sociales, de nos origines, nous pouvons avoir des expériences différentes, mais, au final, le point commun de la domination patriarcale trace des lignes entre nous. C'est une façon de bâtir une théorie féministe empirique par la pratique. Voir que l'appropriation du travail domestique est présente à plein d'endroits, l'absence d'accès au plaisir ou le fait, dans les relations hétérosexuelles en particulier, de se consacrer au plaisir de l'autre avant le sien, c'étaient des lignes directrices qu'on pouvait retrouver. Ce qui est fascinant avec les groupes de parole, c'est de voir que des personnes qui ont l'air assez différentes ont énormément de choses partagées à cause de ce système de domination.

La bataille de l'intime a commencé dans les années 1970. Aujourd'hui, il y a MeToo, la dénonciation des violences sexuelles. Pourquoi y a-t-il eu une si longue pause sur ces questions ? Et pourquoi cela repart-il aujourd'hui ?

Cette histoire-là a été très importante dans les années 1970 autour des questions de contraception, d'avortement. Mais ensuite, cette victoire a été utilisée par les tenants des backlashes (retours de bâtons - NDLR) antiféministes pour dire que tout était gagné, qu'il fallait arrêter de se plaindre. C'est leur discours permanent. Dans les années 1980 et 1990, les enjeux féministes ont été de sortir du foyer, gagner sa vie, s'émanciper économiquement, donc de rejoindre des sphères de profession dites masculines ou des postes à responsabilité. Cela a souvent amené à dénigrer les postures féministes comme n'étant pas nécessaires, ou difficiles à mettre en avant quand on essayait de s'intégrer dans des milieux masculins. Mais le travail féministe sous-marin n'a jamais cessé.



NINA FAURE
Réalisatrice
de documentaires

FRANK DESCHANDOL





Sur un ton enlevé et souvent drôle, Nina Faure livre une chronique sur la montée en puissance du féminisme.

Il y a toujours eu des militantes en train de souffler sur les braises pour éviter que ces histoires ne disparaissent. Celles qui sont nées dans les années 1980-2000 ont grandi avec le discours que tout était gagné, ce qui différait totalement de leur expérience physique et sensorielle du monde. C'est pour cette raison que le corps est revenu au cœur de tout ça, je pense. On nous parlait de droits égaux et nos corps étaient violents massivement, sexuellement.

Plutôt occultée jusqu'ici, l'émancipation économique des femmes est une thématique qui monte. Qu'en pensez-vous ?

J'essaie d'avoir une lecture matérielle de l'histoire, c'est-à-dire de partir des conditions de vie des gens, de poser ces questions de ressources essentielles et déterminantes dans les expériences de la vie. Un des gros sujets actuels est la non-prise en compte de la valeur sociale du travail domestique, notamment du travail reproductif, mais aussi du travail émotionnel qui est fait et qui permet à toute la

société de fonctionner sans que ce soit vraiment visible. Pendant la pandémie, il y a eu une grosse prise en charge, dans les foyers, de la santé mentale collective principalement par les femmes et les minorités de genre. Ce travail fait fonctionner le monde et la société sans que ce ne soit vu, ni rémunéré. Ce travail essentiel n'est pas reconnu. Comme dit Yéléna dans le film : « J'ai l'impression que si on arrêta le travail gratuit, la Bourse s'effondrerait. » Il y a de grands liens entre le système capitaliste, l'exploitation patriarcale et l'impérialisme.

En attendant la révolution féministe, la grève féministe de ce 8 mars, qui trouvait sa place dans un mouvement important contre la réforme des retraites, n'a pas eu lieu massivement. Êtes-vous déçue ?

Pas du tout. Je suis très enthousiaste parce que j'ai l'impression que sont en train de se mettre en place les prémices de mouvements futurs beaucoup plus larges. C'est

une des premières fois où on arrive à articuler aussi bien les questions féministes, sociales et d'enjeux climatiques. On a là une forme de capitalisme patriarcal et impérialiste qui détruit la planète, et toutes ces questions-là sont en train de s'articuler. Construire un mouvement capable de s'opposer à des systèmes si forts prend du temps. J'étais à Marseille en train de filmer un cortège féministe, et les organisations syndicales étaient présentes. Nous étions 10 000 dans la rue à faire une marche croisant les revendications sur le travail productif et reproductif, et avec ce slogan merveilleux : « Si on arrête, le monde s'arrête. » Je pense que nous sommes aux prémices de la mise en application du plan dont on parle dans le film : construire cette future grève générale féministe pour mettre fin au système capitaliste qui détruit la planète. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR KAREEN JANSELME

(1) Notre corps, nous-mêmes, Hors d'atteinte, 382 pages, 26 euros.

La motion de censure transpartisane ayant été rejetée à seulement 9 voix près, la réforme des retraites a été adoptée, décalant de deux ans l'âge de départ. Derrière cette loi qui suppose que tout le monde pourrait facilement travailler plus sans peine, se cache cette expression de Napoléon : « Quand on veut, on peut, quand on peut, on doit. » L'analyse du travail que fait le gouvernement est coupée de toute réflexion sur les inégalités structurelles. Pourtant, les chiffres sont édifiants. Les ouvriers ont une espérance de vie de sept ans inférieure à celle des cadres. Ils passeront en bonne santé seulement un tiers de leur retraite, contre deux tiers pour les seconds (source : CNRS). Décaler l'âge de départ, c'est aggraver ce différentiel.

On connaît la petite chanson qui consiste à dire « oui, mais rien ne les empêchait de faire un autre métier ». Les statistiques nous le démontrent encore une fois, les enfants de travailleurs pauvres restent pauvres. Une étude de 2022 rapporte que 57 % des individus ayant deux parents cadres sont diplômés du supérieur long, contre 8 % de ceux issus d'une famille ouvrière. Notre rapport au travail est pensé de façon égoïste et préserve encore les privilèges. Il n'y

LA CHRONIQUE FÉMINISTE DE VIOLAINE DE FILIPPIS-ABATE
AVOCATE



Retraites: quand on veut, on ne peut pas

a aucune réelle volonté politique de s'interroger sur la notion de travail en elle-même, et sur les rapports entre classes sociales. La « pensée » de droite et d'extrême droite fustige toute analyse des blocages dits « systémiques » en hurlant qu'on assassine le libre arbitre. Mais c'est oublier un point matriciel : pour que le libre arbitre existe, encore faut-il être dans les conditions pour pouvoir l'exercer.

Or, actuellement, soit l'État ne souhaite pas les mettre en place, soit il échoue à permettre à chaque personne de faire librement ses choix.

Chez les travailleurs pauvres, les femmes sont encore plus précarisées : 44 % d'entre nous ont des carrières incomplètes. Or, la pension minimale annoncée de 1 200 euros par mois est conditionnée à une carrière complète, à temps plein. Beaucoup, donc, n'y auront pas accès. Là aussi, on ne connaît que trop bien l'idée qui consiste à dire que s'arrêter après un enfant serait un choix, tout comme travailler à temps partiel. Mais quelle est notre réelle liberté à le faire quand, depuis l'enfance, on nous met dans le crâne qu'il est « naturel » de privilégier sa famille à sa carrière quand on est une femme ? Prendre en compte les blocages créés par notre société ne revient pas automatiquement à déresponsabiliser les individus, en les sauvant par l'épouvantail « système ». Au contraire, cela permet d'avoir un regard plus juste sur les parcours de chacune et de chacun. Car, aujourd'hui, et je l'affirme pourtant en tant que transclasse, la réalité c'est que, bien souvent, quand on veut, on ne peut pas. ■